

**Comédie de Picardie / Compagnie du Berger**

# **dialogues d'exilés**

de **Bertolt Brecht**

*mise en scène*

**Olivier Mellor**

**ARTISTE ASSOCIÉ**

*texte français*

Gilbert Badia et Jean Baudrillard (l'Arche)

*avec*

Olivier Mellor

Stephen Szekely

*musiciens*

Séverin « Toskano » Jeanniard

Romain Dubuis

*lumière, régie générale*

Benoît André

*son*

Séverin Jeanniard

*arrangements*

Séverin Jeanniard, Romain Dubuis

*scénographie*

Alexandrine Rollin, Noémie Boggio

*costumes*

Hélène Falé

*régie*

Benoît André, Syd Etchetto, Greg Trovel

*administration*

Karine Thénard Leclerc

*chargés de diffusion en Région*

Julie Marteau, Julien Devillers

*production*

Comédie de Picardie

Compagnie du Berger

*avec le soutien du* Conseil régional de Picardie, du Conseil général de la Somme, de la DRAC Picardie, de l'ADAMI, de la SPEDIDAM

*et du* Centre Culturel de Songeons (60), du CSC Etouvie / Amiens (80), et de Grobiland.



« *L'homme est bon, mais le veau est meilleur.* » BRECHT

## NOTE D'INTENTION

### Avant-propos

**A** l'aube de l'an 2000, en 1999 exactement, fraîchement émoulu de l'Ensatt et perdu dans le Cosmos de cette même année, j'ai commis non sans mal l'acte premier qui devait conduire la Compagnie du Berger sur les chemins parfois tortueux du professionnalisme...

Elisabeth Chailloux et le Théâtre des Quartiers d'Ivry venaient de m'embaucher pour trois ans, me tirant du même coup de l'angoisse et du vide astral que chaque jeune comédien (même formé dans une école nationale par les meilleurs professeurs) peut (doit ?) ressentir au sortir de son apprentissage quand il se lance comme tout le monde dans la « vie active ».

Bref, en 1999, alors que je jouais le milliardaire Harder dans *UNE LUNE POUR LES DÉSHÉRITÉS* d'Eugene O'Neill à Ivry et en tournée dans toute la France de plus de cents dates, j'avais aussi le temps (je n'avais qu'une scène dans ce spectacle) de poser les bases de ma réflexion sur ce qui tiraille notre esprit (et celui de nos mères) : l'avenir. La Compagnie du Berger existait déjà depuis un lustre, où nous avons écumé quelques festivals amateurs et autres salles des fêtes picardes, avec des spectacles parfois approximatifs mais toujours enthousiastes.

Donc à ce moment-là, sur les bancs de la salle de l'Ermitage à Paris, espace de répétitions bien connu du « subventionné », quand je ne regardais pas mes partenaires comme Gérard Watkins ou Prunella Rivière travailler, je me suis pris à voler des feuilles A4 vierges dans la photocopieuse et à commencer à les noircir d'une prose et d'idées qui allaient devenir ma première pièce, et surtout le premier « opus professionnel » de la compagnie, *JE SUIS UN PEU LÂCHE (COMME TOUT LE MONDE)*.

C'est Elisabeth qui l'a lu la première, suivie de près par Alain Knapp, mon cher professeur à l'Ensatt (je lui avais très fébrilement envoyé...)

La réaction d'Elisabeth Chailloux fut au-delà de mon espérance puisqu'elle organisa, dans la petite salle du *Théâtre des Quartiers d'Ivry – Antoine Vitez* (rien que ça !) une lecture où je rencontrai quelques sommités comme le directeur du Lavoir Moderne Parisien où plus tard nous allions plus tard jouer cette pièce...

Alain Knapp ne fut pas moins « dithyrambique » et aimant puisque spontanément il écrivit la préface de mon texte qui parut moins de trois mois après aux éditions « théâtre d'hier et d'aujourd'hui » : tout un programme...

Avec quelques anciens élèves de ma classe à l'Ensatt qui sont encore là comme Marie-Béatrice Dardenne, Adrien Michaux ou Denis Verbecelte, et quelques vieux amis chers à mon cœur qui sont eux aussi toujours présents comme Benoît André (qui dirige avec moi la Compagnie du Berger), nous avons joué JE SUIS UN PEU LÂCHE (COMME TOUT LE MONDE) en tout 12 fois, et posé l'acte fondateur de la compagnie.

Quelques années plus tard, entre l'Escalier du Rire à Albert et le début de notre implantation en Baie de Somme, je me suis remis à l'écriture avec LA RETAPE, que nous avons joué 37 fois (ce qui est toujours notre record absolu !).

Depuis, plus rien. Plus vraiment l'envie d'écrire.

Mais nous avons abordé toutes les écritures et tous les genres ou presque, en montant Pinter, David Mamet, Pirandello, Feydeau, Jules Romains, Edmond Rostand, Maupassant, Poe, Dickens ou Pierre Garnier...

La Compagnie du Berger aura vingt ans en 2012. Le bel âge, sinon celui de raison. Car il nous appartient plus que jamais de continuer de mener un travail qui flirtent à la fois avec nos envies et le respect nécessaire à apporter à nos partenaires et au public, et dans le fond à nous-mêmes. Le paysage culturel a changé, mais sans être tout à fait encore des « petits jeunes » nous restons à mon sens en marge d'un certain conformisme ambiant qui tend pour les uns à s'adapter, pour les autres à disparaître. Nous avons à nos côtés des amis, des collègues, et depuis deux saisons et quelques poussières la chance d'être accompagnés et aidés par la Comédie de Picardie, scène conventionnée.

Avec Nicolas Auvray et son équipe, nous échangeons sans cesse en pensant à l'immédiat et au long terme, et c'est parfois difficile.

Un jour de mai 2009, j'étais en compagnie de Benoît André et Nicolas Auvray, dans le petit bureau de ce dernier. Entre autres considérations d'importance, puisque c'est ce jour qu'il nous a proposé d'être « artiste associé » pour deux saisons dans son théâtre (on a dit oui plutôt tout de suite), Nicolas m'avait demandé pourquoi je n'écrivais plus ? Ou peut-être pourquoi je ne pouvais pas être aussi drôle et efficace sur scène qu'en fin de soirée ?...

Je me souviens très bien lui avoir répondu exactement la même chose qu'à Alain Knapp, qui m'avait posé la même question quelques années plus tôt :

« - pourquoi tu n'écris plus ?

- Parce que Brecht écrit mieux que moi. »

Au-delà de la pirouette d'usage, il y a tout de même beaucoup de moi dans cette laconique réponse. C'est tout un questionnement autour du théâtre contemporain et du théâtre dit « classique » qui se pose dans ce court échange. J'ai tout appris d'Alain Knapp : bouger, dire, lire un texte, respecter son auteur. Lui-même écrit. Mais surtout il nous a tous formés, initiés aux grands textes : Marivaux, Molière, Lars Noren, Vinaver, ... mais surtout Bertolt Brecht.

Je peux dire sans trop m'avancer qu'avec Knapp on a bouffé du Brecht, presque tout Brecht, sa vie, son œuvre, pendant trois ans. Nous avons surtout monté en fin de cursus L'OPERA DE QUAT'SOUS, dans lequel je jouais Mackie (d'ailleurs, merci du cadeau, je m'en rends compte chaque jour), et que nous avons joué à l'Opéra National de Lyon en et en tournée.

Brecht...

Alain Knapp et Bertolt Brecht...

Depuis, mon attirance pour Brecht, qui se mêle aussi à une certaine crainte, est intacte. Mais totalement inefficace aussi...

C'est alors que Nicolas Auvray entre en scène. Depuis quelques temps déjà, ils étaient plusieurs (Benoît André en tête) à m'asticoter pour qu'on monte du Brecht... Seulement voilà : modestement, Brecht, je connais.

Je connais le degré d'exigence que demandent Brecht et son écriture : un subtil mélange de sincérité brute et de symbolisme, un jeu codifié mais qui doit tout inventer, un propos politique et brutal mais qui n'oublie jamais la dimension de divertissement puisqu'il se joue loin des bureaucraties, sur scène, devant un public.

Nicolas Auvray, à force de conseils, aura eu raison de mes derniers retranchements. Nous allons donc monter **DIALOGUES D'EXILÉS**.

**DIALOGUES D'EXILÉS** est un texte méconnu de Brecht : radical, original, dialectique. Il contient pourtant toute l'essence de l'écrivain, et s'avère utile si l'on veut parler de Brecht au public. Au plus près du premier rang, **DIALOGUES D'EXILÉS** raconte l'Allemagne lointaine de Brecht, alors qu'il séjourne, en exil, à New-York.

*La nostalgie Kamarade ? Pas seulement...*

## **DIALOGUES D'EXILÉS**

Ecrite lors de son exil New-Yorkais (il ne faisait pas bon être un homme de théâtre de gauche sous Hitler ou presque...), Brecht n'a jamais monté cette pièce.

Dans une ambiance de salon, détendue et nocturne, elle convie deux personnages, Kalle et Ziffel, autour de quelques bières au buffet de la gare d'une capitale indéterminée... La pièce est constituée de chapitres, qui peuvent être joués seuls, indépendamment des uns et des autres. Ce système narratif qui dénote dans toute l'œuvre de Brecht, est avant tout un moyen de toucher le « tout-public ». Il permet, comme en peinture, de poser plusieurs couches successives, pour préciser de plus en plus le trait et figurer au détail près la construction du récit, comme un précis de dialectique, un exercice de style.

Ziffel et Kalle, nos deux protagonistes, ne sont alors que des pinceaux (un poil souple et épais pour Ziffel le physicien, l'intellectuel; un autre plus fin et plus dur pour Kalle, l'ouvrier, l'homme du peuple).

*« C'est de la pure dialectique, on définit, on sépare, on ne parle que de ce que l'autre admet, on construit une nouvelle définition qui devient un instrument de travail sur soi et sur le monde. » Bertolt Brecht*

C'est l'histoire de deux mecs...

Nous sommes au buffet de la gare, lieu de départ, lieu indéterminé d'une capitale européenne. Deux hommes en exil, plutôt supportés qu'accueillis, plutôt pourchassés que fuyards, se racontent et disent ce monde qui les entoure.

Tous les deux au comptoir, en vidant quelques chopes, en fumant quelques cigarettes, Kalle et Ziffel font un peu le bilan de leur vie, de leurs expériences, et nous renvoient notre propre image.

Bien entendu il y a du Brecht à chaque instant, dans l'un et l'autre, comme une parodie de lui-même, et il y a quelques salves politiques et savoureuses.

C'est drôle, c'est tendre et c'est dur l'instant d'après.

Le procédé qui consiste à faire dialoguer deux anonymes, deux représentants d'un même peuple, d'une même humanité, tend à faire dialoguer le spectateur avec lui-même, Ziffel devenant Kalle et inversement, et si souvent, qu'on ne sait plus qui est qui, et finalement on se demande s'il n'y a pas qu'une seule et même personne derrière tout ça : Brecht lui-même. Il y a là tout le génie de l'auteur sur l'Auteur, et à l'intérieur d'un dialogue à première vue banal et anecdotique, tout le Théâtre.

Le buffet de cette gare devient dès lors un lieu indéterminé, *no man's land* improbable aux allures de Paradis, car sécurisé et ouvert en même temps sur d'impossibles voyages. On y vient discourir sans craindre les foudres d'un monde en flammes. De loin on juge, on observe, on critique, on sourit. Ces brèves de comptoir deviennent autant de sentences et de définitions du monde qui s'écroule. Prophètes du quotidien, Kalle et Ziffel sont deux personnages attachants, tellement proches et pourtant irréels.

Si proches qu'on ne pleure pas avec eux sur leur Paradis Perdu, ce qu'ils ont fait ou pas. On s'interroge plutôt sur notre propre parcours. Kalle et Ziffel ne sont pas des héros, ce ne sont pas des personnages, ils n'en ont pas besoin.

Qui sont-ils ?

*« Ziffel (c'est son nom) se présente comme physicien et intellectuel (c'est à dire qu'il dépasse sa sphère de connaissances professionnelles) mais aussi comme quelqu'un d'insignifiant (mais pas n'importe qui) en précisant que cette insignifiance est due à cette nouvelle ère des héros. Il est en quelque sorte sûr de lui intellectuellement voire imbu surtout lorsqu'il tombe sur un « manuel », mais il n'est pas rassuré du tout et c'est la faute des autres. (...) Kalle (diminutif de Karl-Heinz [Kalle est aussi le premier prénom du valet de Puntilla]) est un ouvrier autodidacte passé par toutes les formes de luttes sociales et politiques, d'où son internement. Il se sait dominé*

*socialement sinon inférieur et s'en tire par un réalisme moqueur. On veut l'ouvrier idéaliste, lui vous renvoie à la réalité d'une entreprise...capitaliste. Ce qu'il sait des théories ou des outils intellectuels c'est ce que dans les mouvements les cadres ont bien voulu lui apprendre. Son problème serait surtout que ces théories qu'il n'a qu'entre aperçu n'ont pas l'air d'avoir les avantages ni les performances annoncés. »*

*Bertolt Brecht*

La construction de **DIALOGUES D'EXILÉS** exploite au mieux la radicalité qui existe entre ces deux personnes. Ziffel le social-démocrate et Kalle le communiste ? Pas si simple. Cette opposition première sert de fil didactique à la pièce, mais les personnages s'en écartent souvent pour mieux nous balader : quand Kalle narre des histoires triviales, c'est pour mieux enluminer les Mémoires que rédige son ami Ziffel. Il est son illustrateur, mais aussi son inspirateur, son correcteur, son premier lecteur.

Au fur et à mesure, les histoires de Kalle se feront plus mordantes et lui permettront, à lui dont la notion de culture semble, socialement, rimer avec encyclopédie, de comprendre que son expérience, en fait, il l'a déjà théorisée. Il va amener petit à petit son ami Ziffel à inverser les rôles. On le voit par exemple sur le rapport au confort et à l'argent. Kalle va démonter les contradictions de Ziffel « petit bourgeois plein de bonne volonté pour faire que ça change » mais englué dans des théories et des gênes de petit-bourgeois. Sa supériorité est historique.

C'est sur cette spirale que tourne la pièce, imbriquant étroitement, par la technique du dialogue, et la réflexion sur le monde et la réflexion sur soi. L'une ne peut exister sans l'autre soutient ici Brecht et, ajoute-il, « *la révolution sociale ne saurait se faire dans la nécessité matérielle et dans la misère intellectuelle* ».

En emmenant **DIALOGUES D'EXILÉS** sur les routes de Picardie, il s'agit avant tout de rendre compte de l'excellence de l'écriture de Brecht, qui avant beaucoup d'autres auteurs avait saisi toute la quotidienneté qui doit intervenir pour toucher le public. Ici pas d'esbroufe, pas de décor ou presque, deux acteurs, un musicien, un technicien, un camion et c'est parti.

Nous allons faire voyager Kalle et Ziffel, les sortir de leur prison dorée, de ce buffet de la gare où ils errent, chaque jour un peu plus. En leur faisant prendre l'air, dans une salle des fêtes, un bar, une bibliothèque, nous dirons du mieux possible pourquoi nous nous sentons si proches, tous ensemble, de ces deux compères.

Il y aura un comptoir, quelques chopines et quelques chansons, de la bonne humeur et la désespérance joyeuse qui fait de Brecht un auteur éternel et rare.

Il y aura aussi et dans la continuité cette volonté qui nous est propre d'avoir à la fois l'honneur et la joie de travailler sur le sens de nos métiers, aux côtés de la Comédie de Picardie.

En offrant une tournée à Ziffel et Kalle, c'est un hommage appuyé aux discussions de bar, de la rue, que nous voulons rendre. Dans une proximité réelle et non feinte du public, au cœur des villages que nos deux piliers de comptoir n'auront jamais vu. Et pour cause, ils n'existent pas ailleurs que dans cet exercice de style, ce

bilan caustique d'un monde qui fout le camp, et qui n'en a pas fini avec les paradoxes, les injustices et les guerres, fussent-elles même de clochers...

Il faut jouer **DIALOGUES D'EXILÉS**, tout ou en partie, dans le sens qu'on veut. Sinon, que restera-t-il de Kalle et Ziffel, sinon l'impression de déjà-vu et une étrange ressemblance avec le voisin du dessous à qui on ne parle jamais ?



Compagnie du Berger  
57 rue du Paraquet  
80000 Amiens

06 32 62 97 72 [compagnie@compagnieduberge.fr](mailto:compagnie@compagnieduberge.fr)  
[www.compagnieduberge.fr](http://www.compagnieduberge.fr)